

## Tassili n'Ajjer

11 Janvier

Tout commence mal ; il neige sur Marseille et j'apprends par la radio que les deux autoroutes de sortie nord sont coupées. Plus question de gagner l'aéroport et de là Paris puis Djanet, point de départ de cette randonnée. Il faut se rabattre sur ce bon vieux train, un TGV du soir qui arrive à 22 h à Roissy. Le temps de trouver la navette et me voici dans l'aérogare T3. C'est un vrai hangar pour vols charter ; le snack bar est fermé et il ne reste qu'un distributeur de barres chocolatées et de boissons chaudes et indéterminées en guise de dîner. Allongé sur un banc métallique, je trompe le sommeil en écoutant le personnel de nettoyage qui passe le plus clair de son temps à crier d'un bout à l'autre du hangar ou à piloter ses engins électriques comme sur une piste de karting. Pas question de fermer l'oeil, d'autant plus que l'agréable sensation de chaleur initiale s'est vite transformée en froidure et que l'éclairage au néon éblouit, même les yeux fermés.

12 Janvier

A 3 heures, branle bas de combat : l'agent de Terre d'Aventure installe son stand, distribue les billets d'avion et nous envoie faire la queue au guichet de la compagnie Eagle Azur. Ceci fait, il ne reste plus qu'une heure à tirer, car l'embarquement ne débute qu'à 5 heures et l'envol est prévu pour 6 heures.

Après une ultime attente au pied de l'avion, en pleine nuit par  $-7^{\circ}$ , me voici assis sur un siège moelleux, à une température agréable, appréciant un maigre petit déjeuner. Aussitôt fini, comme tout le monde, je m'endors. Réveil au dessus du Sahara après trois heures de vol. Le désert a l'air d'un monstrueux tas de cailloux. D'en haut, je suis des yeux une piste et le cours des oueds. Je ne suis pas sûr d'avoir reconnu la Garet el Djenoun non plus que l'Assekrem, ces montagnes célèbres parmi les grimpeurs. Escale à Tamanrasset pour laisser les randonneurs du Hoggar. Ceux qui en reviennent prennent leurs places et nous repartons pour Djanet. Après quarante minutes de vol au dessus d'un désert incompréhensible, avec une multitude d'oueds qui laissent suggérer qu'il y a eu une période prospère pour la végétation, nous stoppons à coté de trois stupides hélicoptères militaires.

Nous sommes deux groupes de Terdav à descendre de l'avion ; l'un de quinze personnes pour le Tassili n'Ajjer et l'autre, auto-constitué, qui vient faire le même parcours. Il y a donc deux accompagnateurs qui nous attendent ; le nôtre c'est Laurent, un jeune, grand, baraqué, aux cheveux longs et emmêlés, parce qu'il est arrivé ce matin d'un autre trek et qu'il n'a pas eu le temps de prendre une douche. Il est souriant sympathique et bronzé. L'autre c'est Christophe ; il est plus petit, porte une mouche longue sous la lèvre inférieure et un diamant sur la narine. Comme nous l'entendrons par la suite, ce détail fait rire les guides touaregs qui parlent de "fil de fer", le comparant à leurs chameaux qui ont un anneau dans le nez ; le sien est beaucoup plus discret.

Nous nous retrouvons tous, une fois les formalités achevées, dans des 4x4 qui parcourent à fond la caisse les 30 km qui nous séparent de la ville. C'est Dimanche, il est 13 h, il fait  $20^{\circ}$  et il n'y a pas grand monde dans les rues. D'ailleurs, il n'y en a qu'une qui serpente entre la palmeraie et les collines. Au restaurant, où nos tables sont prêtes, c'est poulet avec frites et choux-fleurs. Les frites sont froides mais il paraît que c'est une spécialité algérienne.

Nous passons à l'agence de voyage locale pour signer un engagement à ne pas publier les photos réalisées dans le parc national du Tassili ; j'aurais pu mettre n'importe quel nom sur le formulaire. Nous avons aussi reconnu avoir pris connaissance du règlement du parc, alors qu'on ne nous l'a même pas montré. En début d'après-midi, nous traînons dans Djanet. Le tour est vite fait ; soit on monte sur la colline et on tombe sur un fortin militaire où il est interdit de se promener et de faire des photos, soit on se promène dans la palmeraie entre des petits lopins tous verts, irrigués et bien soignés, soit on flâne au marché, peu vivant ce Dimanche. Devant un étal de boucherie, une tête de chameau repose sur une table, signalant sans doute un arrivage frais ; les mouches en font douter. Il y a aussi deux ou trois magasins d'artisanat.

Rendez-vous devant le marché à 16 h pour gagner en Jeep notre premier bivouac à moins d'une demi-heure de voiture. Route à travers les sorties des écoles, puis piste pour gagner une zone de rochers bas entre lesquels le sable très fin est presque orangé. Les bidons d'eau sont déjà là, ainsi que les nattes à même le sol où nous dînerons ce soir. Le cuisinier épluche les légumes. Nous prenons un thé ou une tisane vers 17 h, comme nous le ferons chaque jour, pendant que Laurent nous donne les consignes : Ne rien laisser derrière soi ; ne rien jeter dans le feu des touaregs ; brûler tout ce qu'on peut, y compris le papier toilette ; emporter tout le reste. Chacun prend son matelas et choisit un emplacement pour dormir, à l'abri d'un rocher. Je suis le seul à avoir apporté une tente que je m'empresse de monter.

A 19 h le dîner est servi : soupe à la tomate et excellent ragoût de mouton. Nous avons droit pour toute vaisselle à un bol et une cuillère qu'il faut garder dans son sac et laver soi même dans le sable. Un peu dubitatif, je constate que ça ne marche pas si mal, si on ne le laisse pas sécher. Il fait nuit depuis deux heures mais assez doux (15°). Le froid ne vient que dans la nuit et nous resterions volontiers à veiller si nous n'avions tous du sommeil à rattraper. En fait nous nous coucherons tous les jours entre 21 h et 21 h 30, ce qui fera neuf heures de sommeil en moyenne.

13 Janvier

Réveil à 7 h ; il faut partir à 8 h et les chameaux ne sont toujours pas là. Petit déjeuner à base de muesli, de nescafé ou de thé en sachet avec du pain - baguette mollassonne de fabrication locale - et du miel d'importation ou des confitures également locales, des figues ou des oranges.

Les bêtes arrivent bientôt, une douzaine dont un petit que nous ne reverrons plus. Les quatre chameliers commencent à les bâter, et répartissent les charges : les gros sacs Terdav enveloppés de toiles militaires, les 7 jerricans de 35 litres, les 2 bouteilles de gaz et leurs réchauds, les nattes, les matelas, plus les affaires des touaregs et nos sacs de voyages. Vers 8 h 30, nous partons devant sans attendre la fin des opérations, portant nos légers sacs à dos de la journée. Il fait plutôt gris ; un léger voile dans le ciel nous masque le soleil.

Rapidement, nous escaladons notre première dune, alors qu'on aurait pu la contourner. Le pied s'enfonce de la hauteur de la chaussure à chaque pas. Comme j'aurais fait dans une randonnée à ski, je gagne une crête latérale formant épaule et je parcours l'arête sommitale, qui est un peu plus ferme, avec un pied de chaque côté. Du sommet, nous disons adieu à Djanet que l'on devine grâce à sa palmeraie. Descendre en courant la pente la plus raide est une joie qui rappelle également le ski.

Courte pause rituelle vers les 10 h, le temps de boire un peu d'eau et de manger une barre de céréales. Nous descendons dans un oued plus large, mais nous en changeons si souvent que je réalise bien vite que nous sommes dans un labyrinthe dont seuls nos guides semblent posséder le secret. En fait, la plupart des passes sont

praticables, mais elles ne le sont pas toutes. Nous sommes doublés par une caravane de chameaux à vide qui partent à la recherche de pâturages. Un beau mâle blanc, qui ne porte qu'une selle, est décoré de trois petites boules de poils collées sur l'arête du nez et d'une mèche sous la mâchoire. C'est un chameau de selle, et non pas de bât, visiblement très conscient de sa distinction. Peu après, vers midi, nous rejoignons le campement du déjeuner. Le temps de grimper sur une colline de pierres pour avoir une vue d'ensemble du labyrinthe, nous déjeunons d'une grande salade de légumes frais, de pâté végétal, de fromages et de mandarines.

Pendant ce temps, les chameliers achèvent leur *taguella*, unique plat qu'ils réservent aux voyages - ils n'en font jamais chez eux. C'est d'abord une grosse galette de pâte à pain posée à même le sol et recouverte de sable et de braises. Une fois cuite, ils la grattent avec des cailloux pour en décoller le sable et l'émiettent dans un plat. Puis ils y ajoutent le contenu d'une petite marmite suspendue par un trépied au dessus du feu, dans laquelle a mijoté une soupe de légumes additionnée d'une poignée de pâtes. Le tout est très nutritif et très appétissant. Nous y aurons droit plus tard, quand les légumes se feront rares, ainsi qu'à midi pour remplacer le pain.

Après une bonne pause de deux heures nous repartons. Le temps est toujours gris et personne ne se plaint de la chaleur. Nous franchissons dunes après dunes et, du haut de l'une d'elles, nous apercevons l'erg d'Admer, la mer de sable qui nous sépare en droite ligne de Tamanrasset. Nous nous engouffrons dans d'imposants couloirs, bordés de hautes falaises en rocher médiocre. Ces défilés me rappellent le Wadi Rum en Jordanie. Nous finissons par atteindre notre campement dans un renforcement où nous attendent les chameliers et nos sacs. Les chameaux, débâtés et entravés pour éviter qu'ils ne s'éloignent trop, sont partis manger ce qu'ils trouvent. Cette année, il a beaucoup plu en Septembre et ils n'ont pas à se plaindre. Il paraît qu'il faut les retrouver et les ramener toutes les deux heures si on ne veut pas les rechercher trop loin le matin venu. Car malgré leurs entraves, ils sont capables de galoper à pieds joints ; je les ai vus faire dès la première nuit.

Chacun choisit sa place, puis vaque jusqu'à 19 h 30, heure du repas. Ce soir, "spaghetti à la Djanet" sorte de copie orientale de la bolognaise, en moins bien. Comme chaque soir, le repas est suivi de la cérémonie du thé touareg. C'est un thé vert de Chine, servi en trois fois dans de petits verres. Ce sont toujours les mêmes feuilles qui servent pour les trois infusions mais on rajoute du sucre à chaque fois, si bien que le premier est très fort et normalement sucré, le second est fort et très sucré et le troisième est léger et encore plus sucré ; une goutte sur les doigts le rend collant. Chaque mouture est servie après un grand brassage puisque, pour mélanger le sucre ajouté à chaque fois, ils versent et reversent le breuvage d'une théière dans l'autre, ce qui le fait mousser. Pour le premier tour, ils versent cette mousse dans les verres.

14 Janvier

Aujourd'hui, le départ est vraiment à 8 h car nous faisons tout notre trajet d'une seule traite avant le repas. Nous sommes toujours dans des couloirs de sable. Au dessus des parois s'accumulent les nuages de plus en plus gris. Laurent a beau nous dire que la pluie est exceptionnelle en cette saison, nous sommes sûrs qu'on va y avoir droit. Effectivement, une petite bruine s'installe, si légère qu'elle n'arrive pas à mouiller nos vêtements. Elle change juste la couleur du sable qui vire au roux. Au bout d'une demi-heure tout s'arrête mais reste un ciel chargé. Un peu plus tard nous entendrons dans notre dos quelques coups de tonnerre.

Nous convergeons vers un oued plus large et Laurent commence à s'inquiéter. Il n'y a pas trace de nos chameaux qui devraient être passés. Ils ne suivent jamais notre

chemin mais empruntent une route plus plate et plus directe et, bien que partis après nous, ils devraient être devant. Il a dû se passer quelque chose, soit que les chameliers aient eu du mal à regrouper leurs bêtes, soit qu'il y ait eu confusion sur le lieu de rendez-vous. Car ils ne connaissent que le nom d'un lieu-dit, même pas marqué sur la carte au 1/200000-ème, la seule qui existe. Comme ils n'ont ni carte ni GPS, la communication n'est pas simple, sans parler de la langue. Entre eux, les touareg parlent le 'tamacheq', plus quelques mots de français et pour Laurent c'est exactement l'inverse.

Les couloirs débouchent parfois sur de vastes esplanades entourées de rochers. Suivant leur composition, la couleur du sable varie et les langues orangées se mélangent parfaitement aux ocres plus ou moins clairs. Souvent, au milieu de ces cirques, on trouve des pavages de pierres, de forme oblongue. Ce sont des tombes. Les anciennes sont couvertes de pierres pour éviter les prédateurs. Les plus récentes, postérieures à la conquête musulmane, sont de simples pourtours avec une pierre plate verticale, comme dans un cimetière actuel. Plus rarement, plusieurs tombes sont réunies dans le même cercle et les pierres verticales servent à compter les corps. Est-ce une famille morte de soif ou d'épuisement, ou les restes d'une bataille de clan ? Nulle inscription, nulle certitude. Il y a aussi des 'mosquées du désert', simples rectangles dessinés avec des pierres, qui présentent une porte et une avancée indiquant la direction de La Mecque ; ces lieux servent aux prières des touaregs qui peuvent ainsi les accomplir n'importe où, le moment venu.

Enfin, une caravane apparaît au fond de l'oued. Elle nous rattrape et nous reconnaissons nos sacs et nos chameliers qui ont eu du mal à rassembler leurs bêtes parties au loin. Vers 13 h, tous ensemble, nous nous arrêtons au pied d'une haute falaise qui ferait ombre s'il y avait du soleil. Le temps de préparer la salade, nous mangeons de bon appétit, car cela fait cinq heures que nous marchons.

Après un petit repos, que je mets à profit pour aller planter ma tente sur l'autre rive, à 200 m au pied de la falaise d'en face, les volontaires repartent pour une randonnée en boucle. Nous remontons un couloir transversal, puis plusieurs dunes, pour découvrir d'autres paysages. Toujours du sable et des rochers, mais aussi une végétation importante par rapport à ce que j'attendais. En plus des nombreux bouquets d'herbes sèches, il y a des arbres, des acacias principalement et des tamaris parfois très grands, qui trônent au milieu des oueds ou le long des parois ombragées. Des acacias en cette saison, on ne voit que de fines branches couvertes d'épines longues comme des aiguilles de coutures. Elles sont si dures qu'elles ont traversé les semelles de mes sandales. Pourtant, dès que les branches ont quelques pousses vertes, les chameaux les mangent et font un bruit de "crunch" en les mâchant. Certaines dunes paraissent vertes ; elles sont couvertes de graminées rases et très légères, mobiles au moindre vent. Vues de profil leur couleur vert pâle domine celle du sable.

Après être montés sur une haute dune qui domine une vaste vallée, nous redescendons avec l'impression que pour rentrer au camp il suffit de tirer à gauche. Habib, notre guide touareg, nous remet plusieurs fois dans l'axe avant que nous n'ayons raison. En fait nous avons réalisé une petite boucle de deux heures, mais nous avons eu mille occasions de nous perdre dans ce dédale d'oueds de couloirs de dunes et de rochers.

Au dîner, toujours sans lune à cause des nuages et sans éclairage, parce que ce n'est pas prévu, nous avons droit à une incontournable soupe Maggi et un délicieux plat de lentilles.

15 Janvier

Ce matin nous avons un peu de soleil pour partir, mais le ciel est encore envahi de nuées. Cette fois nous avons tous mis un K-way ou une cape de pluie dans notre sac. Pour nous consoler, Laurent nous affirme que nous n'aurons pas trop chaud et que nous allons faire des économies de photos. Nous nous glissons dans des passages de plus en plus étroits dans lesquels poussent d'importants massifs d'arbustes très verts, comme des jujubiers ou des lauriers roses. J'apprends à cette occasion que cette plante est mortelle et qu'il faut éduquer les chameaux qui viennent du Niger, où il n'y en a pas, pour qu'ils n'en mangent pas. Leurs chameliers font un feu de branchages et forcent les bêtes à respirer la fumée pour créer un rejet instinctif de cette plante.

Au fond d'un puits naturel de rochers se trouve une guelta aujourd'hui à sec ; quand l'eau ruisselle en cascade elle se remplit et sa position à l'abri de tout soleil fait qu'elle peut garder l'eau longtemps. Un peu plus loin, nous arrivons au fond d'un couloir sablonneux à une seconde guelta pleine d'un liquide vert. C'est une poche d'eau de 3-4 m de diamètre. Dans un bol, elle a l'air plutôt clair, autant que l'eau de Djanet que l'on boit jusqu'à présent. Un de nos chameliers vient en charger deux gros bidons pour la cuisine ; les autres sont remplis à une autre guelta. Dorénavant nous mettrons des micropures dans nos gourdes.

De retour dans un large oued que l'on remonte, nous croisons un autre groupe, mi à pied, mi à dos de chameau qui rentre à Djanet. Je ne suis guère tenté de passer mes journées sur la selle en bois d'un de ces animaux. Un des gros rochers voisin se termine par deux arches superposées qui se découpent dans le ciel. Nous faisons une pause au pied d'une troisième arche appuyée comme un arc boutant sur un bloc monumental. Notre guide touareg nous fait passer par un dédale rocheux et nous amène sous deux gros blocs. Nous y découvrons nos premières peintures rupestres que Laurent ne connaissait pas, preuve que les guides locaux ont chacun leurs secrets. Sur l'un des blocs émerge un mouflon peint en rouge, si finement que je me demande ce qui servait de pinceau ; sur l'autre il y a une scène de chasse attribué aux "têtes rondes" nom hérité des formes pleines des personnages sans cou. La chronologie des cultures n'est pas certaine, non plus que leurs origines, mais il est admis que les peintures remontent à 10 000 ans, à une époque où le Sahara était déjà un désert. Il aurait bénéficié de pluies au moment de la fonte de la dernière glaciation et aurait connu suffisamment de végétation pour y faire vivre des chasseurs qui sont devenus éleveurs de bétail, comme en témoignent leurs peintures.

Peu de temps après nous retrouvons les chameaux et dressons le camp pour la nuit, devant des blocs bien pratiques pour une toilette sommaire, à base de 'lingettes humides'. L'après midi, après une bonne pause que certains transforment en sieste, nous partons pour ce qui va être notre plus belle boucle dans les sables. Nous rencontrons d'abord d'autres peintures moins fines et moins bien conservées que ce matin. Christiane découvre un pilon tout poli, qui a certainement servi à broyer les couleurs ; il est encore teinté de rouge. Nous tournons autour de véritables cathédrales de grès. Il y a des sortes de bas reliefs naturels et des cavités grandes comme des porches surmontées d'un placage vernissé noir. Au retour nous passons devant une grotte au sommet d'un monticule, surmontée d'une arche qui fait voûte. J'y grimpe et trouve de petites peintures de chèvres récentes et beaucoup de crottes de biques.

Au dîner, nous avons droit à la *taguella*. La galetten émietlée dans le bouillon fait un potage épais, très relevé et excellent, bien qu'un peu bourratif ; tout dépend de la quantité de liquide. Il y a des jours où je n'arriverai pas à finir mon bol, et j'irai discrètement enterrer les restes dans le sable.

16 Janvier

S'en est pratiquement fini des dunes, hormis les campements où nos chameliers s'ingénient à trouver des zones sableuses pour notre confort. Ce sont généralement des fonds d'oueds où les bêtes trouvent aussi leur pitance.

Nous cheminons dans des passages de plus en plus caillouteux, parsemés de belles fleurs, en particulier de l'oseille rouge carmin et des 'afarfar' qui ressemblent aux lupins et suivent le soleil comme des tournesols. Il y a aussi des 'ahlewan', grosses têtes d'asperge bleutées et des 'roses de Jericho', fleurs séchées plantées dans le sable et qui reflleurissent, paraît-il, quand on les met dans l'eau. Nous passons voir une guelta sèche surmontée d'une inscription en 'tiffinagh', la langue écrite des touaregs. Le sol est tout boueux et, paraît-il, si nous creusions nous aurions vraiment de l'eau. En sortant de la gorge, Habib nous montre des traces de gazelles qui sont ici de la taille d'un chien. Nous croisons un groupe d'ânes en liberté, qui survivent dans ce paysage sec et désolé.

A l'entrée d'une petite gorge, bouchée quelques mètres plus loin, il y a plusieurs sacs bien emballés. Ce sont des affaires que des touaregs ont laissées. Sur l'un des sacs se trouve une aile de corbeau, sans doute pour dissuader ses semblables de s'y attaquer ; il doit contenir de la nourriture. Sur l'un des cotés de la gorge, sous une dalle formant toit, il y a quelques peintures dont une qui représente un homme debout qui attrape un poisson à la lance. Il paraît qu'il y a parfois des poissons dans les gueltas ; mais comment sont-ils arrivés là ou comment survivent-ils depuis la nuit des temps ?

Peu après nous montons un sentier qui aboutit à un vaste plateau couvert de pierres violettes, brunes et noires. C'est un 'reg' qui est aux pierres ce que les dunes sont au sable, c'est à dire une vaste étendue de cailloux. A l'horizon, nous voyons le Tassili, où nous serons après demain, et le djebel Thalhoughouat, imposante falaise verticale. En traversant ce triste plateau, je commence à me livrer à l'un de mes jeux favoris, ramasser des cailloux. Tout en marchant, mon regard se fixe par hasard sur une pierre différente des autres. Je commence par la ramasser ou bien je m'arrête pour un examen plus attentif. Si je la trouve intéressante, je la mets dans ma poche et, le soir, je trie les plus belles que je glisse dans mon sac porté par les chameaux.

A l'autre bout du reg violet, nous descendons dans un oued large et sablonneux et arrivons devant une grande nappe d'eau sous des rochers formant banquette, où nous déjeunons. Le sable sur son autre bord fait comme une plage, d'autant plus que le soleil est enfin de la partie. C'est une très grande guelta, surprenante au milieu de ces paysages austères.

Quand nous repartons, il fait enfin chaud et nous retrouvons rapidement les cailloux. Au bout de deux petites heures de montées-descentes, l'oeil toujours aux aguets mes poches se remplissant, nous arrivons au campement. Comme d'habitude, les chameaux nous ont précédé. Les chameliers ont acheté une demie-chèvre à des touaregs qu'ils ont croisés. Elle est dépecée et sèche sur un buisson. Le camp est au pied de rochers arrondis. Juste devant, de gigantesques champignons s'en détachent. Je dresse ma tente sous l'un d'eux, dont le chapeau s'avance de plus de 5 m. Un de nos compagnons dort sous un autre dont de gros blocs menacent de se détacher ; j'hésite à le mettre en garde.

Je grimpe sur un rocher rond en espérant voir enfin un coucher de soleil, mais une barre de nuages l'engloutit bien avant l'heure. Au dîner, nous avons eu un vrai couscous suivi du triple thé.

17 Janvier

Nous commençons par traverser le reg qui nous fait face, pour emprunter une large piste, qui monte entre deux falaises, visiblement creusée pour être carrossable.

Elle est maintenant abandonnée et aucun 4 x 4 n'y passerait. Par contraste, nous avons l'impression de marcher sur une route ; d'ailleurs dans la descente il y a un panneau tout rouillé de 'virage dangereux', preuve de son ancien usage. La piste se perd en descendant jusque dans des oueds très secs dans lesquels poussent quand même des acacias et des balanites. Ces derniers ont des épines géantes encore plus longues et plus dures que celles des acacias.

Nous arrivons à midi au campement installé sur une pente de sable. Les chameaux broutent déjà les bouquets de plantes vertes entre nos sacs et dans le lit de l'oued. Il y a peu de bons emplacements de bivouac et ils sont tous situés dans l'aire de pâture des chameaux. Chacun craint qu'une bête ne s'oublie sur son matelas, surtout en pleine nuit, mais aucun désastre n'est arrivé.

L'après-midi, nous sommes partis en balade voir les gueltas de l'oued Thalhouahouat au pied du djebel du même nom. Le temps a fraîchit et il y a de plus en plus de nuages. J'erre autour des rochers sans comprendre la géographie du lieu. Il y a effectivement de nombreux points d'eau et il faut parfois faire un peu d'escalade sur leur flanc pour continuer. Nous retombons dans la vallée du campement après avoir rencontré nos chameliers venus débiter un acacia mort. Laurent nous montre des crottes de 'daman des rochers' (akaoka), un petit pachyderme de la taille du cochon et qui lui ressemble ; du coup les musulmans n'en mangent pas.

Au camp, d'autres chameliers découpent joyeusement la chèvre achetée la veille. Je me vois déjà dégustant un délicieux ragoût accompagnant un morceau de la biquette, mais à l'heure du repas, j'ai dû déchanter ; elle séchait toujours sur un buisson, recouverte du sac dans lequel elle voyage. Je me suis contenté d'un bol de macaroni et Laurent a mis fin à mes espérances en avouant qu'il n'était pour rien dans la transaction et que les chameliers l'avaient achetée pour leur compte. Je me suis consolé en regardant pour la première fois la lune presque pleine et la constellation d'Orion.

18 Janvier

C'est aujourd'hui que nous montons sur le Tassili. Nous partons en direction du col que nous avons vu avant-hier et nous nous engageons dans une gorge très encaissée. Les falaises font près de 300 mètres et la piste n'est guère carrossable, si elle ne l'a jamais été. Dans les derniers virages, nous passons au pied de monolithes monumentaux avant d'arriver sur le plateau, dans un monde toujours aussi minéral.

Sur le monticule qui domine l'arrivée de la piste se trouvent les restes de baraquements militaires, de simples assemblages de pierres sèches sans poutre ni toiture, tout juste bons à abriter les guetteurs du vent. De là, on a une vue vertigineuse sur la gorge que nous venons de gravir, sur la piste qui y conduit et sur notre chemin de la veille. Vus d'en haut, les rochers que nous avons contournés sont tout arrondis et ressemblent à des stupas tibétaines.

Nous venons de passer l'Akba Assakao qui nous ouvre les portes du Tassili. Nous continuons sur un sol couvert par endroits de petits cailloux posés à même le sable dur ; ils sont de la couleur et de la taille de grains de café, comme s'ils étaient là à sécher au soleil. Nous sommes maintenant à 1600 m et un vent frais se fait sentir. Les chameaux, qui sont passés par la même gorge, nous rattrapent et vont s'installer en bordure d'une zone sableuse au pied d'un mur épais en arc de cercle, dont il ne reste que les fondations au ras du sol.

Peu après le déjeuner, nous découvrons un groupe de rochers utilisés comme campement depuis des siècles. Il y a des inscriptions en tiffinagh et aussi des peintures de toutes les époques. Parmi elles, des vaches bicolores, une partie centrale blanche entre deux zones rouges ; cette curiosité serait un signe de la domestication des bovins

et des premiers croisements sélectifs. En mettant le feu à des vieux papiers qui traînent dans une grotte ouverte, je découvre la partie en creux d'une meule à grain, certainement millénaire.

Nous surmontons ces blocs pour atteindre un premier cirque dont le fond plat est entouré de gradins aux teintes rouge orangée. Je monte au plus haut d'un des sommets, d'où l'on voit à des dizaines de kilomètres. La roche, qui a l'air homogène, est en fait cloisonnée par une autre roche en lames fines, noires, plus dures, qui dessine des compartiments et dont les bords dépassent comme des lames de rasoir.

Après avoir traversé le cirque de part en part et emprunté des couloirs de sable, nous débouchons devant un grand mur de tours élevées et striées horizontalement. Sur près de 500 m, ce ne sont que des formes fantastiques qui font face à des masses de rochers qui évoquent des bêtes monstrueuses. On se croirait dans un jardin de cauchemars ou dans un monde minéral d'une merveilleuse beauté, peuplé de cheminées féeriques. Au fond, se dessine comme une porte précédée par une bande de sable au milieu de laquelle trône un grand acacia. Sans trop chercher dans quel enfer elle mène, nous lui tournons le dos et quittons ce lieu surréaliste pour gagner notre campement.

Maintenant que nous sommes en altitude, il fait nettement plus froid. Pour dîner, je mets un pantalon molletonné, ma parka et mon bonnet en polaire. Tout le monde pense qu'il va avoir froid, sauf moi et Christiane dans notre tente, éveillant sans doute quelques jalousies. Je garde mes vêtements dans mon duvet mais, en fait, j'ai trop chaud et les enlève dans la nuit.

19 Janvier

Finalement, le thermomètre n'est pas descendu au dessous de 10°. Au petit déjeuner, tout le monde se réchauffe vite et nous sommes prêts à partir à 8 h. Nous cheminons de regs en oueds sablonneux en changeant fréquemment de direction. Habib marche lentement dans sa gandoura vert olive, si étroite aux chevilles qu'elle l'oblige à faire de petits pas. Nous le doublons facilement, ce qui ne lui plaît guère et, quand il bifurque, il ne prévient jamais ceux qui sont devant lui ; ce sont les autres qui hèlent les premiers ; ils doivent changer brutalement de route, si ce n'est revenir en arrière. Je me suis fait avoir, bien qu'en suivant des cairns, rarissimes en ces lieux ; j'ai dû remonter d'un lit d'oued où je m'étais engagé, parce qu'Habib nous a fait contourner des rochers pour finalement rejoindre ce même vallon.

En fait nous errons dans un labyrinthe dans lequel, sans guide, nous tournerions sans cesse. Parfois ce cheminement conduit à une guelta. Les rochers sont striés horizontalement et ressemblent à un gigantesque mille-feuilles. En descendant dans une gorge largement ouverte, nous voyons le spectacle majestueux de notre caravane qui passe, pour nous attendre un peu plus loin, à l'heure du déjeuner.

Ma manie de ramasser des pierres a gagné d'autres marcheurs du groupe. Claude, qui a aussi trouvé une corne de gazelle, a l'idée de casser un galet arrondi et sa section fait apparaître des grès multicolores dessinant des zones concentriques ou de véritables arcs en ciel. Du coup, nous sommes plusieurs à la pause qui cassons des cailloux dans l'espoir de découvrir de nouveaux motifs, ce qui fait beaucoup rire Laurent. Venir en vacances pour casser des cailloux, un comble pour qui cette expression évoque les travaux forcés !

L'après-midi, nous continuons dans ce dédale entre des séries de blocs et des pics qui semblent former un barrage continu. Les uns ressemblent à des huttes dont les toits sont faits de lauzes, les autres sont de hautes cheminées d'où va sortir de la fumée. Un oued particulièrement encaissé conduit à une dernière guelta pleine d'un liquide vert

très épais, semblable à du looked. Je patauge dans la boue limitrophe pour remplir une bouteille, mais son contenu servira tout juste à me rincer les mains.

Nous bivouaquons sous des rochers surplombants dont les parois sont couvertes de peintures récentes. Les touaregs, leurs enfants surtout, continuent à reproduire les mêmes motifs ; pas de maison, pas d'avion, encore moins de télévision, toujours des chameaux, des mouflons, mais il n'y a plus de boeuf. Des niches en demi cylindre faites de pierres superposées sont accolées à la base des rochers. Elles servent à abriter les chevreaux et les agneaux la nuit, quand le chacal rode.

Au dîner, sous une lune éclatante, nous avons droit à un nouveau plat, le 'tiramazon'. C'est une sorte de couscous dont la semoule est composé de billes grosses comme des plombs de chasse. Les légumes sont rares, le plat peu assaisonné ; j'ai du mal à finir. Pour une fois qu'on voit ce qu'on mange !

20 Janvier

Nous allons essentiellement déambuler au coeur de une forêt de pierres que nous avons découverte avant hier et parcourue hier dans une zone moins dense qu'aujourd'hui. Au bout d'une heure de dérive entre des blocs difformes, que nous contournons ou enjambons, nous arrivons à la base d'un gigantesque tabernacle à trois pieds, aussi haut que celui de Bernini à St Pierre de Rome. Sa pierre est d'un bel ocre jaune et il est très bien équilibré au milieu d'une clairière de sable.

Nous commençons la visite des plus fameux sites de peintures rupestres par Tin Tekelt. Sur les parois en creux, bien abritées de la pluie, nous voyons défiler de nombreuses scènes. Elles sont parfois très simples, un bovidé, un mouflon, une silhouette humaine, habillée d'un pagne ou d'une jupe en trapèze. Celles-ci sont courantes, mais les tableaux peuvent être plus construits ou plus rares ; je me souviens d'un groupe de chasseurs à l'arc, dans la position jambe avant pliée et jambe arrière tendue en grand écart et aussi d'une girafe couverte de points blancs. Ailleurs ce sont des groupes d'hommes qui tiennent à la main de gros bâtons recourbés vers l'avant au niveau du sol. Comme le premier est juste derrière une vache, j'y vois une charrue. Mais ici, quelle que soit l'époque, c'est bien improbable. Avant le déjeuner, nous arrivons à une guelta sèche à coté de laquelle pousse un palmier, le seul que nous ayons rencontré.

L'après-midi nous repartons par un large boulevard parsemé de lavandins ; les fleurs sont toutes petites mais très odoriférantes. Nous passons par une grande arche détachée du rocher, comme un arc de triomphe, puis devant une peinture d'un gros animal, vert kaki, dont la tête a disparu. D'autres penchent pour un éléphant, d'autres pour un bovidé antérieur à la domestication.

Nous arrivons en bordure d'une faille profonde creusée par un oued. Devant nous s'étire un paysage immense. On voit à l'horizon le désert de l'Akacus en Libye. La ville de Ghat est à trois jours de marche, mais il est interdit de traverser la frontière par ici. Le ciel très pur donne aux montagnes une teinte bleutée. Nous longeons le bord de la falaise pour descendre, une trentaine de mètres plus bas, dans un autre lit de rivière où nous attend notre camp.

Ce soir la lune se lève tard ; nous avons durant tout le repas un gigantesque ciel étoilé. Juste au dessus de nos têtes, ce sont les Pléiades et, entre elles et Orion, brille Aldébaran. Cassiopée nous permet de situer le nord, mais la Polaire est cachée par les rochers qui abritent le camp. Sirius et Capella sont les deux autres phares de la nuit que j'ai reconnus. Le ciel clair a fait baisser la température ; il ne reste que 8°.

21 Janvier

Peu de marche aujourd'hui, parce que nous visitons deux autres grands sites de peintures rupestres. En fait nous passons plus de temps à contempler et à photographier les images qu'à marcher ; nous tournons en rond, de tableau en tableau, en passant sous de grandes arches. Il y en a même une en forme de lunettes, avec deux yeux séparés par une mince colonne.

D'abord nous découvrons Tin Aboteka qui est caché dans un massif extravagant. Non seulement les rochers sont striés horizontalement, comme la plupart des dépôts de grès du Tassili mais, couche par couche, ils sont aussi boursoufflés comme des pâtés, et chaque tranche horizontale est une suite de monticules arrondis qui créent une découpe verticale. De plus, les bases sont lisses et plus érodées que les parties hautes, si bien qu'ils constituent de véritables choux-fleurs, étroits à la base et pommelés vers le haut. Les formes sont si arborescentes que l'on peut aussi les comparer à certains coraux sous-marins qui poussent en s'évasant au devant de la lumière. Il y en a plusieurs dont le pied a cédé et qui sont tombés sur le coté ; je ne dormirais pas sous n'importe lequel.

Les bases en creux forment des surfaces propices à la peinture, aussi sont elles en grand nombre, rouges pour la plupart. Ce sont des scènes de chasse, des représentations d'hommes et de femmes dansant séparément, en plus de nombreux bovins, gazelles, et mouflons, ainsi que des animaux étranges comme cette sorte de chien avec une queue en spirale. Nous sortons du site par le haut et retrouvons la très belle vue sur la Libye et ses montagnes bleutées qui ont l'air si proche. Pour midi nous avons apporté un pique-nique avec de la taguella en guise de pain et des dattes au dessert. Malheureusement il y a beaucoup de mouches qui s'acharnent sur nous.

L'après-midi, nous allons à Tin Tazarift distant d'une petite heure de marche. Il y a tout autant de peintures, et au début beaucoup de troupeaux de bovidés. Je me demande où pouvaient brouter toutes ces bêtes, ou bien, si ce sont des vaches propitiatoires destinées à faire venir l'animal afin de le capturer, sens que l'on donne usuellement aux représentations de Lascaux. Parce qu'il y a 8 000 ans, ce n'était pas la savane d'herbes hautes que je m'imaginai. Le sol était déjà constitué de surfaces planes, caillouteuses et sablonneuses. La terre n'a pas été lessivée, et elle ne devait fournir qu'une herbe rare. Il y a également beaucoup d'images récentes sur ce site, toujours des copies d'anciennes, mais j'ai aussi vu une ancre de marine, sans doute dessinée par hasard.

Sur la fin nous découvrons deux grands personnages à tête ronde, olivâtres, aux contours stylisés et très précis. Ils sont représentés horizontalement et l'un a de petites oreilles de lapin. Il fait immédiatement penser à des katchinas, figures déifiées des indiens pueblos d'Amérique. Dans un style plus courant, sur d'autres parois, il y a un duel à la lance et, pour la première fois, une composition à trois vaches bicolores comme dans un bas-relief ; la première cache partiellement la seconde qui cache partiellement la troisième. Retrouver, à des milliers d'années et de kilomètres, ce qui fut une des forces de l'art égyptien et mésopotamien a quelque chose de très émouvant.

22 Janvier

Aujourd'hui, troisième grand site de peintures, Sefar, à quelques kilomètres des deux autres. C'est le plus célèbre, car avec lui on aborde la mythologie. Il faut d'abord noter le changement complet de style : les contours des personnages sont dessinés d'un fin trait rouge et l'intérieur est rempli de blanc. Les formes sont très arrondies, presque molles, alors que les humains avaient jusqu'à présent des formes fuselées, beaucoup plus réalistes, surtout quant à la musculature des jambes.

La pièce maîtresse de Sefar c'est son 'Grand Dieu', aussi dénommé le 'martien' par des archéologues plus réservés ou plus imaginatifs. Avec plus de 3 m de haut et une

rangée d'implorants à genoux, les bras pliés et les mains tournées vers le haut, la première appellation est sans doute justifiée. Il n'a pas de visage, seulement un crâne bosselé où l'on peut reconnaître des cornes. Il est sans cou, comme les têtes rondes auxquelles il est couramment attribué. Le corps et les jambes sont sans caractères et la question de l'interprétation commence par « a-t-il un sexe » ? La réponse n'est pas évidente, car même la spécialiste Malika Hachid<sup>1</sup> parle d'une "grande poche entre ses jambes dont on ne sait s'il s'agit d'un pagne, d'une protection phallique ou du sexe ainsi figuré". Très nettement associée à ce personnage, il y a une femme couchée sur le dos, bras entourant la tête et jambes écartées ; elle est aussi peinte en blanc. De façon moins évidente, il y a une grande antilope rouge à droite de la femme. Je ne suis pas convaincu de sa relation avec le Grand Dieu parce qu'il n'y a aucune unité esthétique, aucun lien pictural (geste, contact) et qu'il existe une autre antilope, blanche celle-ci, peinte sous le "Grand Dieu", dont elle pourrait être une simple copie. Ce qui fait que Malika l'incorpore à la scène, c'est qu'elle veut y voir "l'idée de fécondité dans le monde humain (femme) et de fertilité dans le monde animal (antilope)". Pratiquement, elle les associe parce qu'elle décide que l'antilope est gravide, ce qui n'a rien d'évident, et que la femme est enceinte, ce qui ne l'est guère plus. Elle est certes en position d'accouchée, avec un ventre arrondi, mais ses petits seins, de la même taille que ceux des implorantes, et l'absence de toute assistance, s'il s'agit d'un accouchement, vient le contredire. En fait rien n'est bien clair et, dans l'autre peinture très semblable du Grand Dieu à Sefar, il est seul et n'a aucun attribut qui rappelle la procréation.

Néanmoins, ce qui distingue cette fresque, c'est son style - en blanc bordé de rouge - sa dimension, près de 10 m par 4 m et sa composition qui pourrait être une imploration des femmes pour être fécondées, mais tout aussi bien quelque chose qui nous reste mystérieux. D'autant plus que le problème, en ces temps reculés, n'est pas d'être féconde, mais de mettre et de garder en vie ses enfants.

L'autre peinture remarquable de Sefar c'est la "Dame noire", dans le style des personnages vert olive. Ses formes élégantes, avec un pagne dont les pans épousent le corps, mais qui en sont détachés par une bordure blanche, en font une composition beaucoup plus esthétique que le Grand Dieu et d'un plus grand intérêt artistique. Parmi les autres belles peintures, j'ai retenu une scène de chasse où trois hommes bondissent en grand écart, jambes tendues tout en tirant à l'arc ; le mouvement d'ensemble est très gracieux. Un quatrième tire en l'air, témoignant ainsi d'une chasse aux oiseaux. Pour finir, il faut mentionner trois masques, cote à cote, que je ne saurais rapprocher d'aucune époque ni d'aucune culture ; ils sont de composition géométriques avec les mêmes formes triangulaires, et ne ressemblent en rien aux masques africains de l'époque contemporaine.

Vers quinze heures, nous sommes à l'envers de notre dernier campement, et avons donc marché sur place. En une heure trente, nous traversons un grand reg avant d'arriver à une dernière guelta pleine d'une eau toujours aussi verte. Nous campons tout près, dans un oued. J'ai dressé la tente dans l'angle de deux blocs, après avoir nettoyé les environs en brûlant quelques déchets des précédents occupants. Les nattes qui servent de table sont posées devant un grand mur qui nous protège du vent et qui réfléchit la chaleur accumulée. La nuit s'annonce froide ; le thermomètre descend jusqu'à 3°.

23 Janvier

Nous voici maintenant sur le chemin de Djanet. Encore quelques petits sites avec des peintures pariétales, en particulier un bloc abritant un attelage avec un homme

---

<sup>1</sup> Malika Hachid (1998) La Tassili des Ajjer : aux sources de l'Afrique, 50 siècles avant les pyramides

debout sur un chariot à deux roues tiré par un cheval, sans doute de période tardive. On imagine mal un tel véhicule dans ces champs de cailloux, et c'est sans doute une évocation tardive de quelque immigrant d'Égypte ou de Libye. Une autre peinture représente deux chameaux ; l'un est monté par un touareg qui a, comme maintenant, un pied sur le cou de l'animal et l'autre se fait égorger ; un assistant lui tient une patte arrière et un autre essaye de le faire tomber, tandis que le personnage principal brandit un gigantesque couteau.

Comme quotidiennement, nous cheminons entre des blocs rocheux pour mieux les contourner. Nous descendons dans un oued où poussent de grands cyprès. Là où il vient buter sur des cailloux, gît un âne mort déjà bien desséché. En franchissant quelques barres rocheuses nous arrivons au dessus de la gorge de Tamrit. C'est un puits profond (plus de 250 m) bordé de falaises de très mauvaise qualité. Nous contournerons cet obstacle en creux pour arriver au petit site de Tan Zoumaïtok.

C'est là que sont concentrées les dernières belles peintures vert olive représentant des humains aux formes élégantes, ici surlignées de points blancs. Un peu plus loin, deux vaches bicolores, d'un ocre de la même couleur que la roche, achèvent la série. Au cours de la pause déjeuner, Gilles découvre une grande poterie ronde cassée. Elle a l'air neuve, sans doute un raté de cuisson. Habib la cache pour en faire la surprise à son prochain passage.

Nous croisons deux groupes, l'un de touristes randonneurs qui ont une caravane d'ânes ; ceux-ci sont presque aussi chargés que les chameaux. L'autre est un groupe de sept ou huit jeunes touareg avec deux ânes qui ne portent pas grand chose : deux ou trois couvertures, une guerba en peau de chèvre pour l'eau et les maigres sacs des immigrants. Car, nous raconte Habib qui s'est entretenu avec eux, ils sont natifs du Niger et du Mali et vont à Ghat dans l'espoir de trouver du travail. Ils n'ont certainement pas de passeport et franchiront la frontière clandestinement pour se retrouver en Lybie.

Nous continuons à marcher en direction de la descente ; nous sommes toujours sur le plateau mais revenons vers l'ouest. Visiblement la qualité des rochers se dégrade et les falaises sont de moins en moins hautes. Quelqu'un voit passer une gerboise qui court se cacher sous un bloc. Habib la déloge avec son bâton et tombe assis quand elle déboule. Elle se précipite dans sa gandoura et se retrouve sans sa main. C'est une mignonne souris avec de petites oreilles et de longs poils de moustache qui tremblent sous l'effet de la peur. Notre dernier camping sur le plateau est dans un endroit lunaire. Il n'y a plus vraiment de sable, hormis l'endroit où l'on pose les nattes. Nous campons sur de minces couches de graviers entourées de cailloux inquiétants, sans le moindre arbuste. Les chameliers doivent revenir sur leurs pas pour ramasser le bois nécessaire à la soirée. Vu l'essor du tourisme, ça ne va pas durer !

24-25 Janvier

Nous avons campé juste au bord du plateau, sans en voir la chute. Nous effectuons la longue descente par l'Akba Isseli Houen ; celle initialement prévue, l'Akba Tafelalet, est maintenant réservée aux caravanes d'ânes ; comprenez qu'ici aussi, on ne mélange pas les torchons et les serviettes ! Ces deux derniers jours nous sommes accompagnés par les chameaux, car c'est le seul chemin praticable pour eux aussi. Dans les passages raides, il sont moins à l'aise que nous, mais s'en sortent très bien. Ils n'ont pas l'air d'avoir peur et sont toujours impassibles, même s'ils glissent sur des cailloux qui roulent sous leur sole. Celle-ci est d'ailleurs élastique et l'on voit l'extrémité se comprimer à chaque pas, même sur le sable. En terrain instable, leur rythme est à peine affecté. Usuellement, ils avancent successivement la patte arrière puis la patte avant

d'un coté avant d'en faire autant de l'autre. C'est sans doute pour cela qu'ils semblent rouler d'un bord sur l'autre et que l'on parle du mal de mer quand on est sur leur dos.

Suite à la première descente (300 m), nous traversons un replat encaissé. Après la seconde (200 m) nous atteignons la couche de granite. Les rochers du fond de l'oued sont extraordinairement polis et la troisième descente (150 m) s'effectue sur des dalles inclinées parfaitement lisses. Au bas, nous rejoignons un oued majestueux, encombré de graviers. Il est bordé de gros blocs de grès arrondis, de plus en plus petits ; c'est ce qui reste des falaises. Tout du long, nous cherchons un chemin plus dur sur les bords, ce que l'on trouve de temps à autre, quand il y a plus de végétation. Au bout d'une heure trente nous arrivons au campement que l'on effectue dans le lit de l'oued. Un autre groupe qui vient aussi de passer deux semaines dans le Tassili n'Ajjer sans que nous nous rencontrions, campe à 100 m.

Le lendemain nous continuons à plat dans l'oued pendant trois heures. A 11 h 30, nous atteignons une vaste esplanade plutôt terreuse, entourée de grands cônes de petits cailloux semblables à des terrils. Nous y prenons notre dernier déjeuner. Les chameliers bâtent leurs bêtes avec leurs propres affaires, après nous avoir offert leur dernier thé. Nous leur donnons 15 euros chacun à se partager à six. Après une dernière poignée de main bien occidentale, les quatre chameliers et leurs onze chameaux nous quittent pour rejoindre le départ d'une autre caravane demain matin.

Habib, le cuisinier, Laurent et nous quinze attendons les 4x4 avec toutes nos affaires. Je fais mon dernier tri des pierres ramassées pour n'en garder qu'une cinquantaine. Nous commençons à nous impatienter quand, vers 16 h, arrivent trois Jeeps dans lesquelles il faudra bien s'entasser ! Après une bonne demi-heure de tout terrain, nous arrivons dans le jardin de l'hôtel. Les chambres à se partager sont très simples, sans drap mais nous sommes équipés. Deux douches distillent un peu d'eau chaude, pour tout le monde ; il n'y a pas que les premiers qui y ont droit et elle est plus que bienvenue. Par contre le restaurant est des plus médiocre ; son couscous ne vaut pas celui des camps du désert !

Alain Guénoche  
Janvier 2003